

Louis Gauthier
Les pieds sur terre

Marie-Claude Trépanier

Number 17, February–March 1985

Littérature québécoise 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Trépanier, M.-C. (1985). Louis Gauthier : les pieds sur terre. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 50–51.

LOUIS GAUTHIER

Les pieds sur terre

Les premiers livres de Louis Gauthier ont accompagné mes belles années de cégep. Pour une fois, l'auteur à l'étude nous plaisait, et nous allions jusqu'à répéter entre nous les meilleurs gags des Grands légumes célestes vous parlent. D'autres se sont certainement amusés avec Anna ou Les aventures de Sivis Pacem et Para Bellum. Louis Gauthier, qui nous avait habitués à un humour farfelu et à une écriture parfois délirante, appartenait à une espèce d'écrivains très rare, je crois, à l'époque. Avec Souvenir du San Chiquita, publié chez VLB en 1978, le ton changeait, sans perdre son humour si particulier; l'écriture se transformait et cherchait à questionner la réalité. Voyage en Irlande avec un parapluie, publié cet hiver, confirme cette tendance vers une écriture moins désinvolte, plus chercheuse, plus interrogative des codes du langage et du social. Il reste bien sûr des traces d'humour, mais il est accompagné par quelque chose de plus grave, de plus essentiel. J'ai rencontré Louis Gauthier lors de la sortie de son livre.



Nuit Blanche — Voyage en Irlande avec un parapluie marque une nouvelle manière de dire. Le ton a changé. Peux-tu situer ce récit dans l'ensemble de tes publications?

Louis Gauthier — Par rapport à mes autres livres, il s'agit d'un mouvement vers quelque chose de plus concret. Je pense qu'on peut le constater en regardant les noms de lieux ou de personnages. Anna se déroulait tout entier dans une maison qui n'était pas située géographiquement. Dans Sivis Pacem, les noms des personnages et les personnages eux-mêmes sont plutôt farfelus. Il y a des noms de lieux réels mais les liens décrits ne sont pas vrais.

Dans *Les Grands légumes*, le plus qu'on pourrait dire est que ça se passe sur la planète Terre; quant à la première partie, «Le Monstre-Mari», elle se déroule au fond de l'océan. *Souvenir du San Chiquita* a été ma première tentative pour sortir des limbes. Le San Chiquita est encore un pays imaginaire mais Montréal est bien réel, avec la Place Ville-Marie et l'horloge de Molson. Pourtant les personnages, sauf le narrateur qui s'appelle Louis ou Luis, ont des noms plutôt exotiques: Angela, Teresa, Eddie Caines. Dans *Voyage en Irlande*, Angela devient Angèle, et l'Irlande est véritablement l'Irlande. On pourrait parler de désaliénation

d'un point de vue politique et d'incarnation d'un point de vue plus spirituel. On pourrait aussi parler d'une ouverture sur l'extérieur.

N.B. — *Peut-on croire que Voyage en Irlande... est, en quelque sorte, la suite de Souvenir du San Chiquita?*

L.G. — Dans la mesure où un livre suit l'autre, oui, bien sûr. De toute évidence, c'est un prolongement au niveau du sentiment, c'est une suite, c'est ce qui arrive après la passion. *San Chiquita* restait ouvert: on ne savait pas trop, Angela n'était pas à l'aéroport, mais le narrateur pouvait encore s'imaginer qu'il la reverrait. *Voyage en Irlande*, même si le ton a changé, et même s'il n'y a aucune référence aux événements ou aux personnages de *San Chiquita*, sauf le nom d'Angèle qui rappelle bien sûr Angela, ce récit donc poursuit la description du sentiment amoureux. Mais en même temps ce sont deux livres totalement indépendants l'un de l'autre.

N.B. — *Le côté farfelu est mis en sourdine?*

L.G. — Mis en sourdine, oui. Même si mon éditeur parle encore d'un livre drôle et qu'il reste encore des traces d'humour ici et là. Je ne sais pas, ce n'est pas facile à expliquer. J'ai commencé assez rapidement par éliminer les jeux de mots. En 67, Pierre Tisseyre avait proposé *Anna* à une maison d'édition allemande qui avait jugé l'ouvrage intraduisible parce qu'il reposait trop sur les mots, les jeux avec les mots sinon toujours les jeux de mots. À partir de là, j'ai commencé à me poser des questions sur ce que ça voulait dire. Ça voulait dire exactement ça: je jouais avec les mots, je ne touchais pas à ce qu'il y avait derrière. Il y avait des choses vraies et belles auxquelles l'humour et la fantaisie comme je les pratiquais, c'est-à-dire en circuit fermé, ne parvenaient pas. Je ne voulais pas rester un humoriste toute ma vie, je ne savais pas comment faire pour m'en sortir mais je ne voulais pas continuer à maintenir cette distance entre ma vie et moi. L'humour attaque le comportement social de l'homme. Mais il y a quelque chose de plus profond à quoi l'humour ne peut pas parvenir.

N.B. — *Pourquoi l'Irlande? Y étais-tu particulièrement attaché?*

L.G. — C'est vraiment circonstanciel même si, en un sens, c'est intéressant que ce soit l'Irlande. L'Irlande passe de temps en temps dans la littérature québécoise, Ferron, VLB. Moi, ça ne m'avait jamais attiré. C'est donc encore une fois un effet du hasard. Ça aurait pu être la France ou l'Écosse et il en serait sorti autre chose, d'autres rapports.

Avec *Voyage en Irlande*, finalement, je ne me suis pas servi de mon imagination. J'ai écrit mon livre à partir d'un journal de voyage. Les événements ont suivi leur cours sans que j'aie à les imaginer. J'ai écrit le livre, je ne l'ai pas inventé. En tant qu'auteur, j'ai évidemment un peu plus de choix, mais je fabrique à partir d'un matériau brut.

C'est une démarche qui s'apparente un peu à la sculpture. Comme disait Rodin: «C'est facile, je prends un morceau de marbre et j'enlève ce qu'il y a de trop.»

N.B. — *Le récit est très court. Est-ce que l'écriture est difficile pour toi?*

L.G. — Je pense que j'ai plusieurs raisons pour ne pas écrire beaucoup. Je suis un peu paresseux, mais c'est loin d'être le plus important. Il y a aussi le fait que je dois travailler, le fait qu'écrire demande beaucoup de temps, le fait que j'ai besoin de laisser mûrir les choses. Le livre est court, mais je pense qu'il avait «atteint sa longueur». J'ai supprimé toute une partie du voyage qui allait de Londres à Fishguard, où le récit actuel débute. Il y avait d'autres rencontres, ça faisait plus long mais ça n'ajoutait rien. Je suis vraiment content de l'équilibre actuel du livre.

N.B. — *Dans ce récit, il est souvent question des difficultés de l'écrivain. Qu'est-ce qui te dérange le plus?*

L.G. — C'est vrai je me plains beaucoup dans ce livre-là, je n'avais pas remarqué. En fait, c'est difficile d'être un écrivain tout simplement parce qu'il y en a assez peu et qu'ils jouent un rôle bien spécial à l'intérieur d'une société. C'est comme jouer pour le Canadien. Quand tu joues dans le hockey junior, t'es pas un joueur de hockey. Tu joues au hockey, c'est différent. Tu peux jouer à écrire longtemps avant de devenir écrivain.

Comme le Canadien d'ailleurs, les écrivains représentent, malgré tout ce qu'on peut en penser, quelque chose d'important. C'est eux qui délimitent l'âme d'un peuple. Qui posent les jalons, qui la définissent, qui la forment, la façonnent. Alors évidemment, on prend pas n'importe qui. Et les écrivains qui sont reconnus sont ceux dans lesquels les gens se reconnaissent, dans lesquels le peuple reconnaît son image, un morceau de son âme. Moi, comme je suis né ici, au Québec, et que je parle de moi, je persiste à croire que je représente une partie de l'âme québécoise, même si c'est une partie qui intéresse assez peu de gens.

N.B. — *Prépare-tu quelque chose en ce moment?*

L.G. — J'ai commencé à préparer la suite du *Voyage en Irlande*. Ça s'appelle *Voyage au Portugal avec un Allemand*. Après, je prévois deux autres tomes. Je pense que tout cela va devenir une véritable saga de près de 200 pages. ■

Propos recueillis par Marie-Claude Trépanier

Bibliographie

- Anna*, CLF, 1967.
Les aventures de Sivas Pacem et Para Bellum, CLF, 1970.
Les grands légumes célestes vous parlent, CLF, 1973.
Souvenir du San Chiquita, VLB, 1978.
Voyage en Irlande avec un parapluie, VLB, 1984.

